

MOTOCHROME

Une nouvelle écrite et publiée en feuilleton par Clay sur Claymotorcycles.com

Episode 8. Agression



©claymotorcycles.com / 2023 / Editions de la Sirène Mécanique

Ile de la Réunion. 28 janvier 2018. Etang Salé les Bains.

Loïc posa sa « tante » sur le sable chaud en soupirant. Ce vieux sac de vacoa traditionnel ne le quittait jamais. Il avait déjà ramassé pas mal de matériaux le long du lagon, alors la « tante » devenait lourde, comme son pas qui s'enfonçait dans le sable mouillé. Et puis on était à la fin du mois de janvier et le soleil cognait fort.

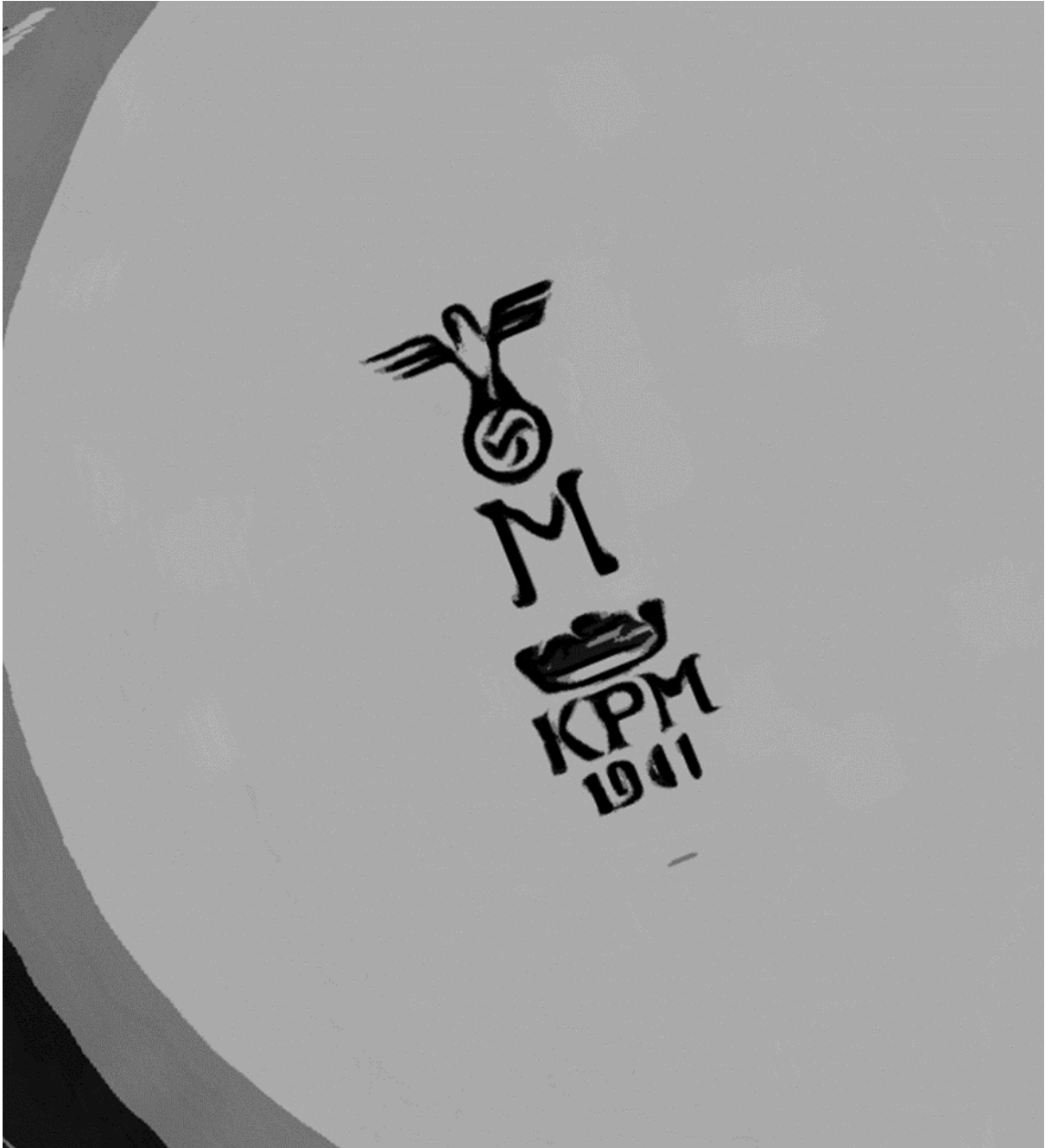
Loïc était plasticien. Artiste quoi. Il travaillait avec des objets de récupération. Il était surtout attiré par les planches de bois flotté, matériau issu du travail des pêcheurs ou des ouvriers, mais rendu aux éléments naturels et usé par l'union du soleil et de l'Océan Indien. Il utilisait aussi du bambou, des planches de chantier, des tôles ou des clous rouillés. Parfois, il donnait une seconde vie à des plaques de métal brûlées par les feux des cuisines « longtemps », en les réhaussant de papier chinois avec des feuilles d'or et d'argent. Qu'il s'agisse du ciel, de la terre ou de la mer, ses couleurs n'étaient pas celles des paysages mais celles de la vie des gens : jaunes et oranges des épices, rouges des temples, blanc cassés des murs usés et gris militaire des volets et des toitures coloniales.

Pour être en mesure de pratiquer son art, il lui fallait passer de longues heures à arpenter les rivages après les fortes houles et le cyclone. Il aimait beaucoup cette partie de son travail, la prospection. Sautillant alternativement du sable brûlant la plante des pieds à la petite bande plus humide et rafraîchissante, il faisait son marché.

L'idée le séduisait aussi. Savoir que ses anciens camarades de classe n'aspiraient qu'à errer entre les rayons des grandes surfaces en poussant leur caddie pendant que lui-même se délectait du rebut blanchi des ravines et des cargos lointains ; avoir le privilège de changer le plomb en or, de ramasser des trésors méprisés de tous, oui, vraiment c'était stimulant. Ces rebuts, ces déchets et ces épaves échouaient sur son île telle une cargaison de néant. Transmutés par ses mains, ils devenaient autant de totems réunionnais.

La dernière fois, il avait trouvé un objet extraordinaire, à demi enfoui dans un tas de corail mort. Au début, il l'avait pris pour un simple morceau de bois foncé. Pas mal, on pourrait le coller sur une toile peut-être. Mais un éclat rouillé l'avait intrigué quand il s'était baissé pour le ramasser. Une lame était fichée dans le bois. Il s'agissait d'un canif ! Un très vieux canif replié et complètement rongé. Le métal et le végétal ne faisaient plus qu'un. Longtemps, Loïc s'était pris à rêver à l'histoire de ce petit couteau. Provenait-il d'une embarcation de migrants naufragée au large ? Avait-il glissé de la poche d'un pêcheur occupé à réparer son filet ? Et que pouvait-on en faire désormais ? Après pas mal de tergiversations, l'objet été souvent retourné dans la vieille caisse où l'artiste entreposait les plus belles pièces de son bric à brac. Il le prenait, le sous-pesait, le tendait vers l'horizon en plissant les yeux, puis le replongeait délicatement au milieu des rondelles de bois, des vieux bouts de ficelle et des capsules de bière rouillées. Et puis, un beau matin, il ne l'avait pas rangé. Désormais, le canif fossilisé flottait dans l'espace, accroché à un fil à pêche transparent, cœur battant d'une sculpture mobile.

Voilà, c'était comme cela qu'il travaillait, Loïc.



Bon, vraiment il faisait trop chaud. Rentrer. Il s'éloigna une dernière fois de son vieux panier pour voir s'il n'y avait pas moyen de ramasser une vieille planche sur laquelle il pourrait un jour peindre un danseur de moringue en pleine action ou un gramoun appuyé sur sa canne.

Et soudain il vit la chose. C'était là, devant, posé sur le sable, ou plus exactement comme légèrement flottant, un peu dans l'eau et un peu roulant sur les coraux au grès des vaguelettes. Le sable noir dansait sur l'éclat de ses reflets laiteux.

Intrigué, le jeune artiste marcha vers la forme légère. Il sentait ses pas s'enfoncer à mesure que le sable se gorgeait d'eau. Enfin il se pencha. Un couple de touristes cramoisi somnolait non loin. Et aussi une jolie fille, indifférente, allongée quasi nue sur le ventre, qui tapotait nerveusement sur son téléphone tout en observant le jeu du petit bracelet de cheville qu'elle pointait vers les timides nuages.

Loïc se pencha, excité et troublé à la fois par cette forme triangulaire qui brillait d'un blanc trop franc pour être naturel. Il ramassa le caillou. Il y avait des concrétions très anciennes tout autour, mais on distinguait bien une sorte de carrelage. Ou plutôt, de la faïence. C'était un morceau de petite assiette, ou de quelque chose du même genre. On ne ferait pas de l'art avec ce truc. Le jeune homme retourna sa prise pour la rejeter à l'océan. Mais une inscription se détacha à une extrémité, et un liseré coloré sur l'autre. En grattant les concrétions il put lire distinctement un « M » majuscule, surmontant le nombre « 41 ». Loïc se ravisa. Ce plat ne daterait tout de même pas de 1941. Il fourra l'objet dans sa poche. Il en ferait cadeau à son ami Francis, le mécano au grand cœur qui avait si gentiment accepté de réparer son vieux scooter. Francis était autodidacte. Il avait arrêté l'école à 14 ans pour travailler. Mais il avait beaucoup pratiqué l'archéologie sous-marine, et il était toujours intarissable sur les épaves du coin. Loïc était épaté de l'expertise que son ami pouvait déployer pour restituer n'importe quel artefact naval dans son contexte. Ce vieux tesson lui ferait sûrement plaisir. Oui, à coup sûr, Francis saurait ce que c'était.

Ile de la Réunion. Saint Pierre. 14 janvier 2020.

Bien calé derrière sa bulle de plexiglass, Tony rejoignit rapidement la silhouette des trois Death Angels. Perchés sur leurs vieux V twins, ils ne pouvaient espérer semer le 4 cylindres nippon. Qu'espéraient-ils donc, cette bande de clowns ? Etaient-ils donc idiots à ce point ? A ce train-là, Tony les dépasserait dans cinquante secondes. Il voulait les suivre, afin de découvrir leur repaire. Mais, de toute évidence, ils le voyaient dans leur rétro et avaient tout fait pour le provoquer et l'inciter à les poursuivre. Et ces gars savaient pertinemment qu'il roulait plus vite qu'eux. La colère s'était dissipée dans ses veines et il tentait de réfléchir, malgré la chaleur de midi sous son casque. Quelque chose clochait. Les rattraper, et les faire chuter avant de s'en occuper, seul contre trois ? C'était risqué mais jouable. Le faire en plein jour, sur la route au milieu des voitures et des touristes qui filment tout avec leur téléphone ? Ce n'était pas sérieux. Tony serra la bande d'arrêt d'urgence et fit signe aux deux voitures derrière lui de le dépasser. Ainsi, il pourrait laisser un peu de champ entre lui et les bikers, et continuer à les suivre de manière un peu plus discrète. Devant, les gars restaient imperturbables derrière leurs lunettes noires, cruissant au soleil, le nez au vent comme dans un clip de Lana Del Ray. Le moteur du VFR chauffait même un peu, à se trainer en troisième. Le convoi arriva à l'Etang Salé. Les types se payèrent un petit tour en front de mer, au milieu des allées de sable et de filaos, histoire de se la péter. Au niveau de la buvette, Tony eut une sorte de flash intuitif. Une jeune femme, grande, élégante et très jolie, s'était détachée de la foule des passants en maillot de bain pour se diriger vers lui. Elle semblait l'avoir pris en photo avec son téléphone. Il se faisait sûrement des idées. L'étrange poursuite s'étira ainsi à un train de sénateur, le long de la magnifique route en bord de mer, avec ses geysers de souffleurs qui venaient se fracasser contre l'antique lave déchiquetée par l'érosion et les embruns. Soudain, les Death quittèrent la route nationale et disparurent derrière le virage en talus d'une petite route. Un moment plus tard, Tony bifurqua à droite et s'engagea à son tour dans cette montée. Il ne voyait plus les trois bikers. A gauche, il y avait un grand kiosque à pique-nique et un parking. Une forme noire se matérialisa brusquement dans son angle de vision latérale. Tout se passa très vite, mais il le vécut comme au ralenti. Il ne vit pas sa vie défiler. Juste un van noir qui le défonça et propulsa son corps et sa moto dans le fossé d'en face. Puis plus rien.

Dans son rêve, Tony était agité. Tout était réaliste. Il revivait un vieux souvenir. La douleur cernait son corps. Il était en voiture avec ses oncles. C'était après l'enterrement de sa grand-mère. Après sa rencontre avec le Ténor. Après l'agression et son passage à tabac. La Mercedes Cabriolet s'engagea sur la route en Corniche et gagna rapidement le front de mer de Saint-Denis, après avoir frôlé le pan de montagne aux rochers débonnaires.

Nous regagnâmes La Montagne, petit village de lotissements bourgeois mâtiné de rares logements sociaux où j'avais passé toute mon enfance. Il était tard dans l'après-midi et déjà je sentais flotter dans l'espace une espèce de nostalgie sans objet. Nous nous engageâmes sur le chemin caillouteux qui menait à nos maisons respectives, croisant celles des voisins, occupées par les mêmes habitants depuis des années qui me semblaient des siècles. Ils n'avaient pas bougé de chez eux, sédentaires de leur ennui sans aucune rémission possible. Moi, j'avais bien conscience du caractère éphémère de l'existence et ne pouvait comprendre qu'on choisisse ainsi d'attendre la fin, de se conformer au temps qui passe et de simplement passer le temps. Eux s'étaient réfugiés dans des artifices brandis contre la mort qui menace sans cesse, contre le néant qui enveloppe chaque chose. Bâtir des forteresses sur le vide, s'inscrire dans une vie jalonnée par des biens matériels, une maison, une belle voiture, des activités mondaines. Exister sans dénombrer les instants, toujours au-delà de soi-même, se rendre au travail, aux soirées, pour essayer de pêcher des nouvelles séquences de vie trop vite écoulées. Rentrer en imaginant déjà demain, la marmaille qui hurle, qui pleure, qui rit et tourne en boucle dans le salon, faisant raisonner les murs du son. Se fatiguer du cycle des jours et ne plus croire qu'il s'achèvera. Les soucis du quotidien constituaient pour ces gens la seule matière à penser. Était-ce la voie de la sagesse ? Je craignais qu'il en soit ainsi. Une bouffée d'angoisse m'envahit, je ne voulais plus rentrer dans la case de maman, subir sa tristesse, les doléances, la mine apathique des autres en ces tristes circonstances. Ma cage thoracique se raidit, se referma jusqu'à comprimer mon souffle et tendre mon visage. Je suppliai qu'on me laissât sortir, fuir ces moments de vide.

Je demandai alors à mon oncle de me faire quitter la scène, de trouver pour moi une voie acceptable de démission, de me conduire un peu plus loin, sur la route de la Montagne qui reliait le Nord à la ville de la Possession. Je souhaitais me réfugier chez une dame de cœur qui m'apaiserait sans me poser de questions, rendre visite à Rosange, la « gramoune » de St Bernard qui s'était longtemps intéressée aux histoires de forbans avant de se retirer dans ce quartier calme des hauteurs du nord de l'île. Nous la prévînmes par téléphone et ravie, elle se proposa de m'héberger pour quelques jours.

Dans sa petite case en bois sous tôle, pénombre briquée aux effluves florales donnant sur la route principale, je me sentis tout de suite à l'aise. Bien installé au fond d'un large canapé aux bras brodés de marguerites, je me laissai porter par ses douces paroles agrémentées d'une tasse de chocolat chaud. Mes oncles l'avaient prévenue, il fallait me dorloter.

Elle m'avait gardé enfant, lorsque mes parents sortaient. Je la considérais un peu comme une mystérieuse aïeule riche d'histoires fantastiques. Je n'avais pas besoin de parler car c'est elle qui m'abreuvait de mots, suscitant mon intérêt pour des aventures de pirates damnés par les tempêtes, aux itinéraires bardés d'aléas stratégiques. La bonne femme, passionnée, mélangeait le créole et le français jusqu'à l'ivresse, jusqu'à me lasser parfois mais sans jamais me perdre. J'étais le témoin d'une tradition orale qui perdurait. Je l'écoutais sans mot dire, la tête plongée dans son alcôve teintée de motifs anciens, de pans de murs agités par des batailles, de contrées inconnues gravées sur les pans de bois de son palais minuscule. Elle semblait ne plus vouloir hésiter à prolonger les heures, à s'engager dans leurs méandres, à rebondir sur le socle d'un jour qui s'achève pour percer le mystère d'un destin ombrageux.

©claymotorcycles.com / 2023 / Editions de la Sirène Mécanique

La Buse, c'est par ce nom qu'elle ouvrit la conversation sans aucune demande de ma part. La Buse dont le fantôme n'avait cessé de la poursuivre le long d'une existence sans cesse menacée par la perspective du vide, la solitude forcée d'une femme du peuple empoignée par le désir des flots.

La Buse, elle s'était elle aussi attelée au mystère puis forcée de se taire, d'abandonner la course, car les bandes de voyous organisés et tendus vers la vaine espérance du trésor la traquaient, cherchant sans relâche la carte miraculeuse que finiraient par élaborer les plus rusés des chasseurs de trésor.

Elle avait dû renoncer à son propre rêve, celui de comprendre le message d'Olivier Levasseur et d'accéder au Graal.

Elle me parla d'une fameuse bande de jeunes mercenaires qui se prenaient pour la congrégation des nouveaux frères de la côte. Ils devaient être une quinzaine à rôder sur les pourtours de l'île, recrutant de temps à autre des successeurs, de jeunes enfants sans repères vite embrigadés, vite échappés aussi. Certains y avaient cru dur comme fer et s'organisaient encore pour pister les plus brillants esprits qui cherchaient à comprendre. Seul Le Ténor leur résistait car il était possédé par une force incroyable, une vocation surnaturelle qui lui permettait de s'allier les archanges les plus puissants. Il les fascinait, ils en avaient peur.

« Je connais le Ténor » lui dis-je. Elle me sourit d'un air complice, nullement étonnée par cette confiance qui tombait à propos.

« Il me rend visite de temps à autre, répliqua-t-elle après une seconde de silence. Tu sais mon gâté, il s'intéresse à ta famille depuis fort longtemps. A chaque fois qu'un enterrement a lieu au sein de votre caveau du cimetière marin, il est là. Il semble attendre quelque chose ou quelqu'un. Il n'a jamais voulu s'expliquer à ce sujet. Ensemble nous avons travaillé sans relâche à décrypter le message de La Buse. Mais je pense que nous nous sommes fourvoyés en confondant les indices temporels et les indications spatiales... »

Selon la vieille dame aux yeux pétillants, l'idée d'un chemin tout tracé, s'étirant entre les archipels et pourfendant les océans, était trop simple, trop futile pour un esprit rebelle de forban. Le chemin ne pouvait être d'eau ni de terre, il s'agissait plutôt d'une large voie creusée dans le temps. Quel temps ? Celui de La buse, ou celui de l'histoire ? Elle n'était pas encore capable de le deviner. Le Ténor quant à lui, avait fait une incroyable trouvaille. Le temps de La buse avait son propre cryptogramme, un phonème unique, le fameux « tie » de l'énigme du pirate. « De toit à moi tie couve », disait le message. « Tie », l'onomatopée qu'employait La Buse, sous les éclats de la lune, lorsqu'avec ses compagnons de mer il se jetait sur une proie. Cette anecdote, Le Ténor l'avait découverte dans de vieux parchemins qui contaient des histoires de pirates et avaient été enterrés de ci de là, dans les recoins de l'île. « Tie », le cri lancé avant d'administrer la mort aux baroudeurs du roi de France. « Tie », que cela signifiait-il ? Pour Le Ténor il s'agissait d'une contraction du mot éternité, un caillou galactique posé en plein milieu du sens, un cri porté à travers les espaces. Ce n'était bien sûr qu'une hypothèse mais elle n'était pas vaine car Rosange, la vieille dame, lui avait associé un autre mystère. « De toit à moi tie couve » répéta-t-elle, de toi à moi l'éternité couve, elle couve sous notre toit, notre maison. La maison dont il s'agissait, elle la connaissait bien. Elle se proposa de braver les interdits qu'elle s'était fixés et de m'y conduire dès le lendemain. Une seconde jeunesse espérée à mon contact. Nous irions en groupe avec deux de ses neveux pour tromper l'ennemi. En attendant, il fallait bien passer le temps. Rosange, à près de 75 ans se sentait fatiguée. Elle dormait tôt et dut me laisser seul à mes vacances d'adolescent, dans son petit espace aux rideaux tirés.

Elle me prêta un livre car elle n'avait pas la télévision, un engin du monde moderne qui aurait signé l'arrêt de mort définitif des pirates et de leurs aventures, prétendait-elle. Ce livre ne portait aucun nom d'auteur. Je l'ouvris immédiatement. Son papier blanc, trop pâle pour un livre d'aïeule me laissa supposer qu'il était neuf. A l'intérieur, des phrases longues et condensées qu'il me ferait plaisir de décrypter. Je le refermai pour observer sa couverture, un titre imprimé sur une cuir brûlant. Le livre du temps et de l'éternité.

Je posai le bouquin sur la table basse, un peu suspicieux et le reprit après que Rosange eut quitté la pièce de manière définitive pour se coucher. Je me risquai alors à une lecture en diagonale et tombai sur quelques paragraphes pour le moins surprenants.

L'auteur y évoquait son expérience de la nuit, son expérience de la mort, la plus terrible selon lui car nous serions condamnés à ne jamais disparaître. Nous serions condamnés à emporter avec nous les joies et les peines de notre existence, emprisonnés dans une vaste antichambre où le temps est aboli et l'espace infini. Je lus et relus cet incroyable paragraphe de la centième page, rédigé en des termes mi obscurs mi philosophiques. Il s'intitulait « Le flash ».

« Lorsque la mort approche, lorsqu'elle enveloppe l'être et le menace d'extinction, c'est là qu'advient le flash. Il ne dure qu'un millième de secondes mais emprisonne la conscience pour l'éternité. Le Je est admis dans le périmètre le plus dense de l'Inconscient, parfois atteint dans le rêve. Les images belles et apocalyptiques y sont pénétrées d'une nostalgie d'un autre monde. Les émotions y sont plus fortes, plus durables. Là se trouvent les racines du cœur. Le « Je » est admis dans le périmètre le plus mystérieux de l'Inconscient, là où le temps n'existe plus, là où l'être n'est plus en décalage avec l'instant, là où l'éternité fait loi. ». La silhouette de Rosange s'estompa. Tony sortait de son coma.

La douleur vrillait plus profond dans ses côtes et dans son crâne. Une immense clarté envahit soudain tout l'espace et lui fit ouvrir ses yeux collés par la sueur et la poussière. Se réveiller. Survivre. Evaluer la situation. Il gisait à même le sol dans un hangar éclairé par des barres de néons. Trois ombres glissaient vers lui.

Tony plissa les paupières pour accoutumer ses yeux à la lumière aveuglante. Il reconnut Gros Jack, lequel lui envoya directement un grand coup de pied dans les côtes.

« Bonsoir, Tony. J'espère que notre petite invitation vous aura plu ».

C'était le frère de Boss. Tony n'avait jamais senti ce faux cul. Mais il s'en voulait de ne pas l'avoir vu venir, sous ses airs condescendants. Il l'avait pris pour un falot et un voleur, mais pas pour un dangereux. C'était un biais cognitif. Il n'avait pas l'habitude de jauger les gens qui portaient une cravate ; du moins lorsque c'étaient des civils, et non des officiers supérieurs. En tout cas, grâce à lui, Tony savait qu'on était le soir, et non le matin. Toute information était bonne à prendre. Le troisième type était un Death Angel inconnu, de taille et de corpulence moyennes. Il avait dégainé un couteau de chasse et s'affairait déjà pour couper les serflex qui entaillaient les chevilles et les poignets du mécano. Puis Tony se senti soulevé dans les airs comme par magie. Gros Jack l'avait saisi par derrière et mis sur pieds comme un petit pantin. Ce type était encore plus colossal en face à face que de loin sur sa moto et le traîna lestement vers une chaise à laquelle le préposé au serflex l'attachait sans ménagement.

Très content de lui, sur un ton doux mais dominateur, le fréro commença l'interrogatoire.

« -Ahhhhh ! Ce bon vieux Tony. Quel plaisir de pouvoir enfin converser de manière intime. Auriez-vous l'amabilité d'identifier pour moi cet artefact ? Il faisait doucement passer sous son nez un tesson d'assiette, comme s'il savourait l'arôme d'un vieux cognac.
-Putain mais qu'est-ce-que je fais là. Faudra voir à me relâcher vite, sinon je vous tuerai tous. »

Gros Jack lui asséna une grosse mandale et Tony cracha du sang mêlé au peu de salive qui lui restait. Il avait soif. Il avait été entraîné à résister à des interrogatoires musclés. Battu et pressuré des jours et des nuits durant par ses propres instructeurs, et par des gars encagoulés qu'il avait peut-être croisés tout sourire à la cafétéria après qu'on l'eut retapé à l'infirmerie.

« -Regarde bien ceci, espèce d'abruti, et dis-moi ce que tu vois.

-Je n'en sais rien. »

Nouvelle baffes.

« -Ah mais oui. Je crois que je peux te le dire.

-Eh bien voilà. On devient raisonnable.

-C'est ancien. Je dirais que c'était à la clinique. Après l'accouchement, le jour de ta naissance. Ton père a vu ta tronche et a laissé tomber sa tasse de café. »

Un coup de poing dans l'estomac vint souligner le rictus de Tony, l'obligeant à cracher un peu plus de sang.

« Crétin ! Ce vestige provient de la malle de ton copain Francis. Tu vois cette inscription ? Le « 41 », c'est pour « 1941 ». Le « M », c'est ce qui reste du « KM » de « Kriegsmarine ». Hélas, le magnifique aigle nazi du dessus a disparu. Tu as sous les yeux une sous-tasse à café provenant d'un sous-marin allemand de la Seconde Guerre Mondiale. Et pas n'importe lequel. Sur le bord de ce tesson, on distingue encore un liseré or-bleu-or. Les matelots mangeaient dans de la vaisselle blanche, quand seulement il y en avait. Les officiers marins avaient droit à un liseré rouge. Les officiers supérieurs étaient souvent très jeunes, peu nombreux, voire tout seuls. Généralement, même s'ils dormaient dans l'unique cabine solo du bâtiment, ils mangeaient avec les autres. La vaisselle bleue et or était réservée aux officiers supérieurs, et elle restait à terre. Moralité, si ton pote Francis a trouvé ceci en mer, c'est qu'elle provient d'un sous-marin allemand coulé au large de la Réunion, et qu'il embarquait à son bord un officier supérieur de haut rang, ou une huile du régime.

-Merci pour ce beau moment d'histoire facho, mais je ne vois pas en quoi cela me concerne.

-Tu le sais très bien. Ne me dis pas que tu n'avais jamais vu cette relique. Mais à la rigueur je m'en fous. Ton ami était en possession d'un livre susceptible de nous mettre sur la piste de ce sous-marin, et c'est toi qui l'as désormais. Et ce livre, tu vas vite me dire où tu l'as caché. »

-Un livre ? Mais putain on est des mécanos nous ! Tu crois qu'on a que ça à faire de lire tes conneries ? A part le catalogue Pirelli, je lis pas grand-chose moi.

Une gifle cingla.

-Ne me prends pas pour un idiot. Et surtout, arrête de jouer les débiles. Je connais très bien les marottes de mon crétin de frère, et nous savons tous deux pertinemment que tu les partageais.

-Quoi ?

Nouvelle gifle.

Et ta vieille affaire à l'époque du Ténor ? Et tes théories sur le trésor de La Buse. Je suis très bien renseigné. Tout le monde sait que tu l'as cherché et que tu n'as rien trouvé.

-Je ne vais pas m'en cacher. Mais je ne vois pas le rapport avec cette porcelaine de Limoge, ou plutôt de Munich.

Coup de poing au foie. Tony se plia en deux sur la chaise.

-Fini l'humour de potache, mon cher Tony. Nous n'en étions qu'aux présentations. Nous allons jouer à un nouveau jeu. Ça s'appelle juste la torture en fait. Je suis certain que cela va vous aider à trouver le ton juste pour vous adresser à moi.

Les deux bikers détachèrent Tony et le redressèrent. Il avait du mal à se tenir debout et dû, à contre cœur, s'appuyer sur l'un d'eux, pendant que l'autre lui ôtait son t-shirt. Gros Jack eut un petit mouvement de recul.

« -Putain Patron, vous avez-vu ça ?

-Mazette, je comprends l'étonnement de notre cher Jack. Et pourtant il en aura vu d'autres. Si j'en juge par la constellation de cicatrices qui jalonne votre corps, vous n'avez pas toujours eu une vie facile. Je vais de ce pas vous présenter un compagnon qui va vous aider à augmenter votre collection. »

Marc partit dans un petit ricanement sournois et fit un signe de la tête à Gros Jack, lequel poussa Tony dans une grande fosse rectangulaire en béton. Un peu comme celles qu'on utilisait pour travailler sous un camion sans avoir à le hisser sur un pont. Puis on entendit un grognement sourd. En face, à l'autre bout, dans la pénombre, un chien se tenait, rendu comme une arbalète. Un pit, ou un truc du genre. Gavé de testostérone. Court sur pattes, tout en muscles et en mâchoire.

« Surprise ! » gloussa Marc.

« Je vous présente Heinrich. Gros Jack l'a nourri et dressé à sa manière. Il ne ressent ni la peur, ni la douleur. Est-ce votre cas à vous aussi ? Il vous reste encore une chance de parler, ou vous pourrez dire adieux à vos bijoux de famille ».

Tony avait suivi une formation avec la brigade canine. Mais c'était juste une matinée, il y a dix ans, carapaçonné dans une épaisse tenue matelassée, à secouer des bergers allemands. Ce clebs était autrement dégénéré.

Surtout rester calme. Ne pas montrer sa peur. Commencer doucement à se positionner de manière latérale, poings serrés pour ne pas lui offrir ses doigts. Ne pas le fixer du regard, mais garder sa masse en vision périphérique. Commencer à se mouvoir lentement et de profil. Ne pas rester exposé au centre. Continuer à progresser vers lui mais à gauche. Tony n'avait plus beaucoup de force depuis que le van l'avait défoncé. Il était dérisoire et dangereux de tenter des coups de poings ou des coups de pieds. Cela ne ferait que l'exciter encore plus et lui offrir des parties à becqueter. Une fois en prise, ce monstre ne lâcherait jamais et secouerait jusqu'à ce que les tissus soient déchiquetés et les os rompus. Mais alors il serait plus vulnérable. Sa truffe, ses yeux et l'arrière de son crâne seraient peut-être accessibles. Putain, Tony n'allait tout de même pas lui trancher la gorge à coups de dents. Ce truc n'avait pas de cou. Se déplacer lentement vers la gauche du clébard, plus près de lui, dans le petit coin. Voilà, près de l'angle. Il restait juste assez d'amplitude pour tendre le bras gauche à l'animal, poing fermé. Tony se rappelait une scène de catch qui l'avait bien fait marrer, dans les cordes. Pourquoi pas ?



« -Heinrich, attaque ! ».

Sans élan, le molosse sauta vers le bras de Tony qui le replia soudain tout en sautant de toutes ses forces dans les airs. Heinrich le manqua de peu, fila sous son triceps et alla s'écraser le museau sur le béton, coincé dans l'angle. Comme, gêné par le mur, il commençait déjà à tenter de se retourner, Tony retomba de tout son poids sur la bête, le coude saillant, poing gauche serré dans sa main droite, et sentit la colonne vertébrale se briser. Le chien demeura étendu. Raide mort.

« Heinrich ! Non ! Fils de pute ! »

Tony n'entendit pas longtemps les jérémiades du Sergent d'Armes des Death Angels, car les crocs d'un taser vinrent frapper son dos en plein dans l'arène.

Nouveau réveil. Tout était calme. Tony était une seconde fois étendu au sol, toujours entravé aux poignets et aux chevilles. Instantanément, il sentit du jeu entre ses mains et commença à tourner et à tirer. Des amateurs vraiment.

Le gars aux serflex fumait à la porte du hangar, cinq mètres plus loin. Il faisait toujours nuit car on la lumière chaude de réverbères se reflétait sur le visage barbu du biker.

« Hey, j'ai super soif ! »

Le type projeta son mégot dehors d'une pichenette, se dirigea vers un frigo d'où il extrait une petite bouteille d'eau minérale et une bière locale.

Il lui jeta la bouteille d'eau, puis sortit son couteau de chasse pour décapsuler la bière.

« J'y arrive pas, putain. Je vais pas ouvrir ça avec les dents hein. En plus ton copain me les a pétées toute à l'heure. »

Le gars posa son couteau sur une table, jeta la capsule vers Tony et vint à sa rencontre, bière à la main.

« Ecoute-moi bien. Ici c'est pas le Club Med. Je vais t'ouvrir ta boutanche et après tu vas te démerder. Pour le reste, tu peux bien te pisser dessus, c'est pas mon problème. »

Il mit un genou à terre et commença à biberonner son captif.

« -C'est déjà bien sympa car je meurs de soif. Tu me fileras pas une gorgée de bière aussi, après ?

-Ah nan, celle-ci est pour moi. »

Comme il levait le coude et les yeux au ciel pour s'envoyer une lampée de bière, Tony envoya ses genoux dans le cul de la canette, pour lui exploser le gosier et les dents. Le biker lâcha tout et se recroquevilla sur le côté en chouinant, tout en portant ses deux mains à sa bouche. Dégageant soudain sa main droite du serflex distendu, Tony ramassa la bouteille de bière, la cassa sur la tempe du biker et lui trancha la gorge avec le tesson du goulot. Un geyser de sang macula tout son buste jusqu'au visage pendant qu'il cisailait le lien de ses pieds avec le verre brisé.

A peine se tenait-il enfin debout que Jack venait de rentrer pour relever son camarade. Il portait un bonnet enfoncé sur le front, sa jaquette aux couleurs des Death, sa longue chaîne de clés à la ceinture et tout l'attirail du parfait gangster motorisé.

Interloqué, il tomba en arrêt devant le spectacle gore qui s'offrit alors à lui. Puis, Tony vit que la colère gagnait tout le corps du colosse. Bingo. La colère altère toujours le jugement. Tony était épuisé. Il serait impossible de vaincre ce débile qui brandissait ses poings comme des marteaux.

« Tu as tué mon chien. Tu as crevé mes frères. Putain, le patron veut pas que je te touche mais je peut te garantir que je m'en bats les couilles. Ce soir tu vas mourir, salope ! »

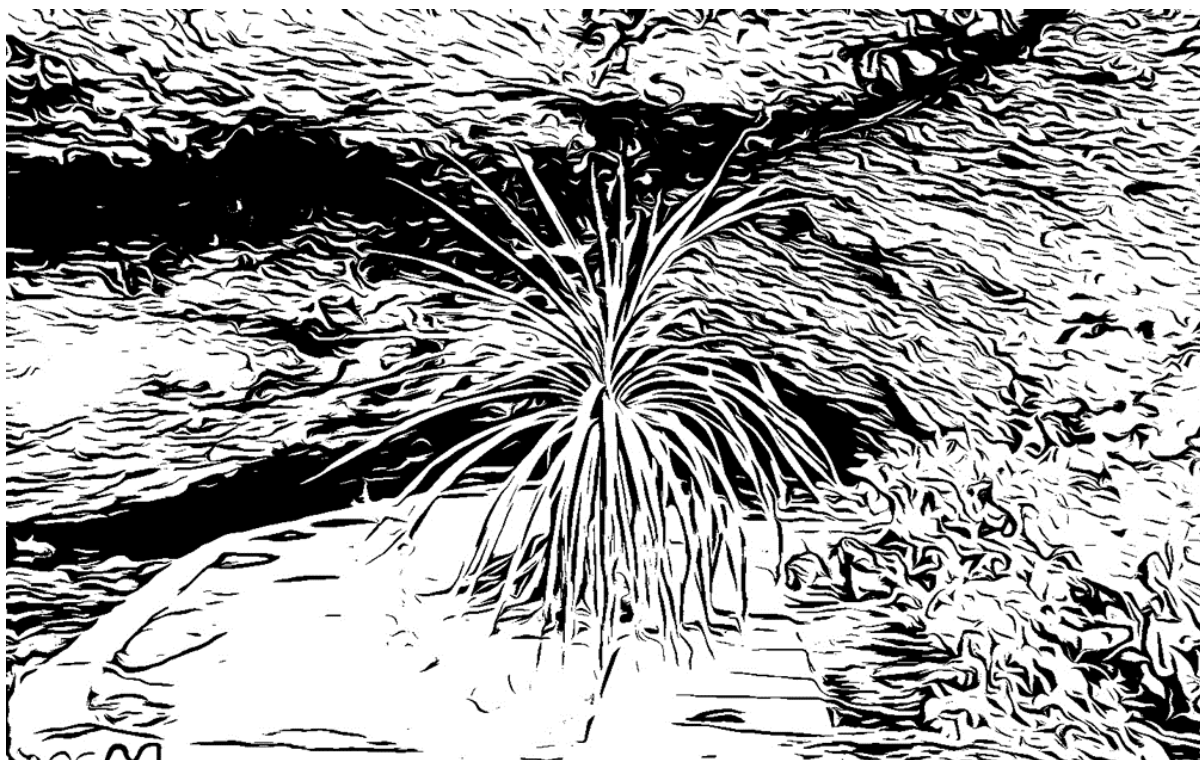
Comme tous les gens qui parlent trop au lieu d'agir, il ne comprit pas pourquoi, au lieu de s'enfuir, Tony fonçait vers lui comme un félin. En réalité, il le comprit vite, mais avec un temps de retard. Au passage, Tony avait ramassé le couteau de chasse sur la table, s'était laissé glisser à genoux sur ses jeans, et Big Jack était venu s'empaler sur la large lame crantée, juste en-dessous du nombril. Il tenta d'étrangler son ennemi tout en le fixant d'un regard incrédule pendant que son ventre s'ouvrait en deux jusqu'au sternum, libérant les intestins qui se déversèrent sur ses Red Wing.

Tony était torse nu, en jeans et baskets, couvert de plaies et d'ecchymoses, et surtout, maculé de sang humain, des pieds jusqu'aux cheveux. Il ramassa le trousseau de clés du cadavre et sortit dans la cour tel un spectre. Personne. Deux choppers Harley alignés le long de la clôture. Pas de van. Les autres étaient sûrement partis pour la nuit mais mieux valait se montrer prudent. Sans faire de bruit, Tony se faufila jusqu'au petit bâtiment en préfabriqué de l'autre bout de la cour. Armé du couteau, il risqua un coup d'œil à la fenêtre mais le local était vide. Dans un dernier effort, il retourna au hangar et étudia les lieux. Il y avait là du matériel de plongée, ainsi que deux jet skis et une remorque pour zodiac. On était sûrement dans une sorte de dépôt du Manta Club. Tony tituba vers le frigo. Il avala une bouteille d'eau d'une traite. Il y avait aussi du pâté et il s'ouvrit une boîte qu'il avala en poussant la mixture vers sa bouche avec les doigts. Comme il enfilait son t-shirt, et remettait son portefeuille dans son jean, il avisa les gros jerricans d'essence.

Il s'empara du trousseau de Big Jack, au bout de la grosse chaîne de laiton baignée de sang. Pour démarrer la Harley, il n'y avait pas de clé mais un antivol et un interrupteur de démarrage. Dans le trousseau, le mécano trouva une capsule marquée d'une tête de mort. Il la passa sur une bécane. Rien. Il la testa sur la seconde, laquelle réagit par un bip strident. Toujours personne en vue. Vite, il fit claquer l'interrupteur. Le vieux shovel s'éveilla aussitôt dans un bruit de casserole. Tony fit claquer le Zippo de Big Jack et le jeta au sol. Une flamme enveloppa le briquet avant de courir droit vers le hangar. Quand le Tony franchit le portail grillagé, au bout de l'allée, une puissante explosion retentit. L'air chaud enveloppait son corps meurtri. Calé sur sa petite selle de cuir à ressorts, il devait ressembler à une version gore de Easy Rider. Il était vivant et libre.



Pas question de retourner dormir chez Motochrome. C'est le premier endroit où Marc enverrait ses sbires quand il découvrirait que son cadavre ne figurait pas parmi les dépouilles carbonisées du hangar du Manta Club. Aller se mettre au vert sur la Louloutte au Port était la seule issue qu'il envisageait dans l'immédiat. Le hangar était caché dans les hauts, mais à 600 m d'altitude, pas plus. Malgré la nuit et la minuscule optique du chopper, il retrouva vite la direction de St Leu. Il devait être quelque chose comme quatre heures du matin. Tout était désert. Il roula ainsi durant une trentaine de minutes, contournant St Gilles pour ne pas attirer l'attention. On était un mercredi matin, en milieu de semaine, alors les bars étaient tous fermés, mais ce n'était pas le moment de se faire remarquer, blessé et couvert du sang d'autres humains, à fond sur une moto volée.



De manière surprenante, c'est au niveau du cimetière marin de St Paul que les ennuis se profilèrent à l'horizon, sous la forme de bâtons lumineux s'agitant dans les airs et de bornes bleues éclairant le sol. Tony éteignit immédiatement le phare et stoppa net sur la piste cyclable, coupant le moteur. Un contrôle routier. Les gendarmes s'affairaient autour d'une petite voiture et faisaient souffler le conducteur dans le ballon. Il jeta la moto dans le fossé comme un vieux vélo. Personne ne semblait l'avoir repéré. Il s'enfonça dans les arbres, se faufilant entre les espaces aménagés de l'aire de pique-nique. La Grotte des Premiers Français. Et pourquoi pas ? Les autorités l'avaient rebaptisée « Berceau du Peuplement », ou « Grotte des Premiers Réunionnais », il s'y perdait un peu. Le site n'avait toujours pas été rendu au public. A cause des éboulis, une haute clôture barrait l'accès aux cavités nichées aux pieds de la falaise. Il devait dormir. Il était au-delà de l'épuisement. Si le ventre de la falaise avait hébergé ses ancêtres proscrits au dix-septième siècle, alors il saurait lui aussi y trouver refuge. Sur le chemin, il trouva une fontaine et y but jusqu'à plus soif.

Enfin il arriva devant la falaise. D'habitude, escalader la grille de fer forgé aurait été une partie de plaisir. Mais en ce petit matin, à bout de force, cela relevait de l'exploit. Il dû entortiller son t-shirt crasseux autour des pointes noires des barreaux pour ne pas s'empaler dessus.

Après quelques mètres, il choisit une faille très basse et presque inaccessible et se laissa glisser dos au sol. Une fois de l'autre côté, il rampa à quatre pattes, jusqu'à un rocher contre lequel il s'appuya avant de rouler dans la poussière. Il sentait un filet d'air frais caresser son front. Le ressac de la mer sur le sable noir, les cliquetis de la cascade, le chant des oiseaux qui se nettoyaient dans leur nid. : tout s'estompait. Était-il endormi, évanoui ou tout simplement enfin mort ? La fièvre semblait brûler son corps de souffrance et il se fondit dans la nuit de la caverne, tournant le dos au jour naissant des vivants.